

This is the peer reviewed version of the following article:

P. Sachet, Publishing for the Popes. The Roman Curia and the Use of Printing (1527-1555), Leiden, Brill, 2020 / Lodone, Michele. - In: RENAISSANCE AND REFORMATION. - ISSN 0034-429X. - 43:(2020), pp. 323-325.

Terms of use:

The terms and conditions for the reuse of this version of the manuscript are specified in the publishing policy. For all terms of use and more information see the publisher's website.

06/05/2026 12:44

(Article begins on next page)

volume is worthy of any scholar's library. Students of the early modern period will appreciate the diversity of works available in this text to examine, analyze, and use as research material, especially the translated versions of his Latin works. More's writings are examples of the humanist movement and the Protestant Reformation, which changed the political establishment of England and More's own life as a statesman. If the aim of the committee of scholars who put this edition together was to make his work more accessible to the general audience, they have, without doubt, succeeded. This version in modern English and the brief thought-provoking introductions give us a better understanding of both his writings and his complex life as a man of law, politics, religion, and literature.

ARAZOO FEROZAN

McMaster University

<https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36423>

Sachet, Paolo.

Publishing for the Popes. The Roman Curia and the Use of Printing (1527–1555).

Library of the Written Word 80. Leiden : Brill, 2020. xii, 306 p. + 11 ills. ISBN 978-90-04-34864-6 (relié) €166; 978-90-04-34865-3 (e-book) 138 €.

Face à l'utilisation révolutionnaire de la typographie adoptée par le monde réformé, la position de l'Église catholique (et en particulier de la Curie romaine) à l'égard de la nouvelle technologie a été et est souvent dévaluée comme réactionnaire, basculant entre désintérêt et condamnation. La question fondamentale du livre de Paolo Sachet va dans la direction opposée de ce lieu commun historiographique en suggérant plutôt que, dans la première moitié du XVI^e siècle, l'Église romaine aurait développé une politique culturelle cohérente à l'égard du livre et de la presse.

Pour illustrer cette hypothèse, l'auteur imbrique les enjeux culturels, politiques et religieux avec les aspects économiques et technologiques, en retraçant l'histoire complète des politiques romaines visant à développer une stratégie dans ce sens. La période choisie va du sac de Rome (1527) à l'élection à la papauté de Paul IV (1555), qui promulguera le premier *Index des livres*

interdits. Jusqu'alors, les rapports entre la réglementation et l'exploitation de la nouvelle technologie étaient plus fluides, comme le montrent les initiatives de l'évêque Gian Matteo Giberti à Vérone et, dans le monde allemand, de certains théologiens catholiques comme Johann Cochlaeus (Dobneck) et l'évêque de Vienne Johann Fabri. À Rome, on s'était limités à l'essentiel, jusqu'aux années trente, à un « bureaucratic use of the new technology » (p. 26) : imprimer et diffuser rapidement les édits, indulgences et autres documents promulgués par le pape. Au départ, comme le montre le cas des frères Eucharius et Marcellus Sylber, il n'y avait pas de liens officiels entre la Curie et les imprimeurs. Puis, avec Francesco Calvo et surtout avec Antonio Blado, la relation privilégiée entre la Curie et un seul imprimeur fut formalisée pour la première fois. À partir de 1535, Blado eut *de facto* le monopole des publications papales, et commença à signer ses ouvrages comme *impressor cameralis*. Sa position fut officialisée en mars 1550 par Jules III, qui accorda à Blado un salaire mensuel de 4 ducats. Le principal lien entre Blado et la Curie était le cardinal Marcello Cervini, nommé premier cardinal bibliothécaire la même année.

Cervini (1501–55), qui en avril 1555 devient pape pour seulement trois semaines sous le nom de Marcel II, est le vrai protagoniste de l'étude de Sachet. Après avoir esquissé un profil biographique du prélat toscan, l'auteur reconstitue les deux imprimeries, grecque et latine, qu'il a organisées à Rome dans les années 1540 (chap. 4 et 5) ; il passe en revue les nombreux autres livres qu'il a fait imprimer par la suite (chap. 6), et consacre un dernier chapitre à d'autres imprimeries romaines qui ont suivi la même voie ou ont été influencés par les initiatives de Cervini : celle d'Oloao Magno *in aedibus s. Birgittae* (1553–57) et l'imprimerie liée au Collège romain des Jésuites, fondée en 1556 et active jusqu'au début du siècle suivant.

Avant que les désaccords entre les imprimeurs impliqués et l'absence de profits ne décrètent sa fin, l'imprimerie grecque de Cervini ne produisit que deux publications : les commentaires sur Homère d'Eustathe de Thessalonique et les commentaires sur les Évangiles Théophylacte d'Ohrid (les deux en 1542). L'imprimerie latine, confiée au florentin Francesco Priscianese, publia en revanche douze livres entre 1542 et 1543, parmi lesquels se détache l'*editio princeps* d'Arnobé (avec l'*Octavius* de Minucius Félix). L'objectif était toujours de réfuter les avancées philologiques du monde protestant dans le domaine de l'exégèse biblique et du christianisme ancien. D'où l'accent mis sur la littérature chrétienne ancienne, dans une perspective polémique qui écrase

toute nouveauté dans les doctrines protestantes sur le profil des hérésies déjà condamnées par l'Église (sans considérer parfois l'hétérogénéité des fins : pour sa conception de l'âme, Arnobe ne pouvait certainement pas représenter, au XVI^e siècle, un modèle d'orthodoxie).

Pour le reste, les publications étaient plus occasionnelles ou liées à la controverse religieuse : la réimpression de deux écrits d'Henri VIII contre Luther, par exemple, visait à souligner le revirement du roi d'Angleterre et les divisions au sein du front protestant. Le rôle attribué à l'histoire de l'Église est particulièrement important, comme le montrent les éditions des lettres de Nicolas I^{er} et les décrets promulgués par Innocent III entre 1198 et 1200. Parmi ces derniers, il faut souligner l'inclusion du *Vergentis in senium* (1199), dans lequel pour la première fois une déclaration papale assimile l'hérésie à la rébellion, en l'associant au crime de lèse-majesté. Compte tenu de l'importance du décrétal, connu depuis longtemps par les historiens du Moyen Âge (à partir des études classiques de H. Maisonneuve et O. Hageneder), il serait intéressant d'étudier la manière dont celui-ci a été perçu par les promoteurs et les lecteurs de l'édition *folio* de 1543.

L'activité de Cervini comme « cardinal éditeur » se poursuit après 1544 de manière polycentrique, avec plus de 90 éditions imprimées non seulement à Rome, mais aussi à Venise, Vérone, Lyon, Paris et d'autres villes. Cervini put compter sur la collaboration d'érudits tels que Sabeo, Niccolò Majorano et surtout Guglielmo Sirleto, que nous avons déjà mentionnés. En dehors des publications institutionnelles (liées à la papauté ou au Concile de Trente), ses domaines de prédilection restent la patristique, notamment grecque, et l'histoire ecclésiastique – comprise d'un point de vue global, comme le montre le Nouveau Testament en éthiopien ancien (*ge'ez*) imprimé par les frères Dorico en 1548–1549. Il s'agissait d'une stratégie qui ne se limitait pas à la contingence immédiate : « the objectives of Cervini's project were long-term : he had little interest in pursuing short-lived polemical strategies » (132). En dehors des projets bientôt abandonnés, c'est une ligne qui influencera fortement, dans les décennies suivantes, la politique culturelle de l'Église catholique envers la presse, qui trouvera son expression officielle avec la Tipografia Vaticana instituée en 1587 par Sixte V.

MICHELE LODONE

Università Ca' Foscari Venezia

<https://doi.org/10.33137/rr.v43i4.36424>